

gloire de rendre vraiment le peuple heureux et meilleur. Qu'on s'arrête donc unanimement à ces moyens, après les avoir étudiés et mûris sérieusement. Ils sont tous simples d'exécution, comme nous le verrons plus bas ; ils sont tous connus déjà, et même, plus ou moins heureusement, ils fonctionnent presque tous ; que reste-t-il donc à faire ? rien autre chose qu'à les améliorer, afin d'en tirer plus d'avantages. C'est-à-dire, faisons la guerre à la routine, à l'insouciance, à l'inconduite et tout sera gagné. C'est beaucoup, dira-t-on ; soit : mais c'est possible et plus qu'on ne le pense. On a vaincu, pour l'avantage du peuple et l'honneur du pays, d'autres obstacles que ceux-là. En agissant ainsi, dans dix ans, le Canada serait renouvelé au point de vue agricole, et l'on ne serait plus en droit d'appliquer à nos compatriotes cette vérité : « Qu'il y aurait d'heureux à faire *sur le sol canadien* avec tout le bonheur qui s'y perd. »

Avant d'aller plus loin dans la considération des moyens de mettre l'agriculture en honneur parmi nous, nous devons rappeler à la mémoire des lecteurs que nous n'écrivons surtout qu'en vue de ceux qui souffrent, faute d'avoir à eux une propriété rurale, ou qui, placés sur un sol riche, y vivent à peine, faute de connaissances spéciales. Les grandes spéculations agricoles dépassent notre but, n'étant que le fait d'un petit nombre d'heureux du siècle, comme dans le haut commerce et les opérations financières opérées sur un grand pied. Les Canadiens-Français, on ne saurait trop le répéter, n'ont besoin, en général, que de cette modération de richesses et de jouissances qui convient à leur caractère pacifique, honnête et vertueux. C'est la perle de leurs traditions, ne la changeons point pour des faux diamants, pour des bijoux d'emprunt. Après tout, nous dirons encore une fois, que veut-on de plus que le bonheur ? Les Canadiens savent où il est, ils en ont joui jusqu'ici : laissons-les à leur expérience. Seulement, aidons-les, dans les limites du juste et du permis, à augmenter ce bonheur, à l'affermir, à l'embellir, mais non à le remplacer par des nouveautés contre la nature et contre la Providence. Si l'agriculture, bien réglée, leur procure l'aisance au point qu'ils ne soient jamais affligés de la plaie du paupérisme national, tel qu'il existe au sein de ces grands peuples contemporains, si haut vantés et pourtant si réellement malheureux à plus d'un titre, quel est l'homme de bon sens,